

LES SÈVES
IRÈNE GAYRAUD

Délaissant les grands axes, j'ai pris la contre-allée

A. Bashung et J. Fauque

*Paradoxalement, les institutions devraient garantir le droit
à la fragilité des individus. Le droit, en somme,
de ne pas renoncer à sa propre humanité...*

Roberto Scarpinato

La Contre Allée est une maison d'édition indépendante
qui fait confiance à votre curiosité depuis 2008.

Vous avez entre les mains la **première impression**
de *Les Sèves*, et nous vous en remercions.

© (éditions) La Contre Allée (2027)

Collection LA SENTINELLE

LES SÈVES

IRÈNE GAYRAUD

*« Todavía yo tengo el valle,
tengo mi sed y su mirada. »*

*« Cette vallée je l'ai toujours,
et j'ai ma soif et son regard. »*

Gabriela Mistral

I

NOUAISSONS

« La terre nous aimait un peu je me souviens. »

René Char

La Selvie

Il est un lieu très vert où sont rassemblés l'eau, la terre noire et grasse, les bois, la roche, et souvent le soleil par-dessus. On le nomme La Selvie. C'est une vallée. Le long de son entaille reposent des villages avec tout au bout le hameau du même nom, La Selvie, étagé en plusieurs dizaines de bâtisses, juste avant le resserrement des collines qui transforme la vallée en gorges puis, enfin, les gorges en lac.

On ne sait si le hameau fut nommé d'après la vallée, ou la vallée d'après lui, ni très bien d'où leur vint ce nom, qui se décline dans tout le pays en La Selve, La Salve, La Sauvie, La Salvetat ou encore La Sauveterre. Reculé, il a acquis à la fois cette aura un peu magique des lieux dont on croit qu'ils marquent une limite, une sorte de bout du monde, et la réputation de recoin presque arriéré ou, à coup sûr, paumé.

Ce hameau n'a pourtant rien d'une frontière ou d'un lieu isolé, du moins pendant les mois d'été : en juillet et en août une liaison par minibus est établie entre Ceignac, le plus gros bourg à l'entrée de la vallée, et les autres villages le long de l'eau, jusqu'au terminus sur la place de l'église de La Selvie. Des centaines de touristes investissent le hameau chaque semaine, déversés par le bus ou par des voitures familiales chargées jusqu'au toit. Se posent sur la rivière, dans toute la vallée, les taches bleues, jaunes, orange des canoës fluo et des gilets de sauvetage dont s'emmaillotent les visiteurs pour ramer mollement jusqu'au lac ; tandis qu'aux escarpements

des gorges, aux parois rocheuses, s'accrochent les escaladeurs, engoncés dans leurs harnais et suants.

Tout cela est bruyant mais fait vivre La Selvie, entretient quelques boutiques vieilles, quelques cafés et quelques maisons d'hôtes, une boulangerie et un tabac dans le village central de La Clairie, à mi-chemin entre l'entame de la vallée et les gorges. Ce n'est que du début de l'automne à la fin du printemps, lorsque cessent ces « activités de pleine nature », ainsi que les vantent les prospectus de l'office de tourisme de Ceignac, que tout le coin retombe dans le silence, le calme, la solitude. Le hameau retrouve alors son rôle de seuil des gorges dans lesquelles personne, ou presque, n'entre plus.

Cependant, même le plus ensommeillé et le plus esseulé des mois d'hiver apporte son petit lot de nouveaux visages, ceux-là discrets et silencieux. Après Ceignac, au sommet d'une colline un peu plus haute que les autres et baptisée Le Puech Verdier, s'est implanté un temple à Krishna dont le fondateur a sans doute été saisi par l'élan vertigineux qui émane des karsts, par l'explosion exubérante des forêts, par la douceur sonore, murmurante et partout présente de l'eau. Un « cadre verdoyant » dont il a vu tout de suite comment tirer le meilleur parti. Une dizaine de résidents s'y installent chaque mois ; certains véritablement adeptes du dieu berger, de yoga et de méditation ; d'autres pensant avoir perdu le lien avec eux-mêmes ou avec la nature, et venant jusque-là à sa recherche ; d'autres, enfin, convaincus que des énergies hors du commun se déploient dans cette vallée. On les loge dans des dépendances aménagées autour du temple, qui dans un cabanon de bois, qui dans une yourte, et ils demeurent là, nourris et blanchis, pris en charge corps et esprit par un emploi du temps bien réglé, qui leur fait oublier rapidement la jolie somme déboursée pour ces trente jours de lâcher-prise

et de régénération. Ils déambulent parfois dans Ceignac, La Clairie ou le long des sentiers, mais il est rare de voir l'un d'eux pousser jusqu'au hameau de La Selvie.

Dix mois sur douze il faut donc s'enfoncer dans la vallée en voiture, si l'on en possède une. Sinon, on peut toujours lever le pouce au bord de la départementale qui creuse la vallée, ou bien rallier le hameau à pied en quelques heures, en suivant le chemin, un peu au-dessus de l'eau, qui traverse la forêt et un par un les cinq villages en enfilade : Ceignac d'abord puis Cabanès, La Clairie, Taillac et, pour finir, La Selvie.

Si l'on vient au printemps une force s'exhale de la terre, la chaleur descend depuis les plateaux, tout éclate, tout déborde de senteurs, de fleurs, de sèves.

Noélie

C'est ainsi que Noélie arrive au hameau, à pied, en un début de juin chaud déjà comme un juillet.

Avant cela il lui a fallu prendre un autobus presque vide pour Ceignac : Noélie est assise sur un siège usé, pensive, les yeux vaguant sur le paysage.

Sur la place principale de Ceignac, médiévale et entourée d'arcades, se tiennent d'un côté la mairie avec son drapeau délavé, le bureau de poste et la pharmacie dont la croix verte clignote quand elle veut ; de l'autre côté, l'office de tourisme fermé, avec une flèche collée sur la vitrine pour indiquer l'agence de location de canoës en contrebas, près de la rivière. Par la trouée de la rue en pente on distingue, si l'on s'approche un peu, le clapotis de l'eau, mais pas l'eau elle-même, qui est plus bas sous la rive, et les formes bâchées et retournées des embarcations endormies encore, dans l'attente du retour de la saison.

Près de l'office de tourisme est un café que les patrons, qui ne sont pas fantaisistes, ont sobrement nommé *Café de la Place* car au moins c'est clair, ça ne fait pas de manières et on sait où le trouver. Sans même s'approcher, Noélie voit que dedans tout est sombre : il est fermé, lui aussi. En collant son front aux vitres on devine la grande salle vide, des chaises empilées et des tables rassemblées dans les coins, pour dégager le sol aux carreaux orange et noir que l'on a, semble-t-il, lavé et brossé avec soin. Impossible de dire si c'est fermé pour

aujourd'hui ou bien depuis longtemps, et pour longtemps encore. Mais les quelques chaises et tables de la terrasse sont, elles, restées en place, sous l'ombre d'un arbre.

Assise, elle observe les points brillants que le soleil allume sur la devanture du café, et ceux, infimes et pleins de mystère, qui luisent dans les pierres des arcades ou des bâtisses. Elle écoute, longtemps, les yeux clos, le son des branches au-dessus d'elle. Lorsqu'elle ouvre les yeux, un papillon est sur la table, noir et orange lui aussi ; ses ailes poudreuses se ferment et s'ouvrent à chaque seconde, telles des paupières, tandis que ses antennes tâtonnent doucement sur les nœuds du bois de la table.

Un vieillard s'approche. Noémie ne l'a pas vu sortir du bureau de poste et traverser toute la place à l'ombre des arcades, à pas traînants et ployé sur sa canne, curieux de découvrir avant tout le monde qui est cette nouvelle tête arrivée avant saison, assise seule à la terrasse du *Café de la Place*, le café qui est fermé, car c'est lundi après-midi, et le patron est à la pêche. Il a annoncé tout cela à trois mètres de distance, d'une voix de rocaille qui roule les « r ». Noémie le laisse arriver jusqu'à elle et prend le temps de regarder ses yeux, délavés comme le sont souvent ceux des vieillards, mais vifs encore, et bienveillants, avant de dire qu'elle a vu, oui, mais qu'elle avait envie de s'asseoir un peu ici, à l'ombre de l'arbre.

— Un châtaignier, ça, dit-il en le désignant de sa canne.

— À l'ombre du châtaignier, alors, répond Noémie sans vraiment lever les yeux vers les branches.

L'homme dévisage cette femme grande et charpentée comme certaines filles solides du pays, qui voyage avec un sac à dos, une guitare, et des iris si clairs qu'ils lui rappellent l'eau de la

rivière, là où il avait sa barque, là où elle coule transparente et selon les heures reflète la lumière, les feuilles ou les ombres. Il regarde aussi la couleur étrange, le blond presque châtain des boucles courtes autour de son visage. Il cherche où il a vu, déjà, ce genre de teinte : il pense aux chevreuils et aux cerfs qui le surprenaient parfois dans la forêt, du temps où il allait encore marcher dans les bois : « Faut prêter attention aux arbres. Les connaître. Y a que ça de vrai, dit le vieillard en tapotant le tronc du châtaignier. Y a pas d'âge pour commencer. Tenez, je vous fais le pari que vous avez jamais pris le temps de ça. »

Noélie, un peu décontenancée, lève la tête vers la ramure qui s'étale au-dessus d'elle. Elle observe les feuilles dentelées qui luisent, en pointes de lance, et les chatons moussus qui par-dessus font des taches plus claires.

Tout à coup le vieil homme lui lance, affirmatif : « Vous, vous n'allez pas chez Krishna. » À Noélie perplexe il raconte le temple, Krishna qu'il connaît peu et dont il roule aussi le « r », les résidents silencieux qui s'assoient en tailleur pendant des heures dans des salles ou sous les arbres, et Noélie répond que non, qu'elle va à La Selvie, le hameau.

— La Selvie, ça me connaît, j'ai encore des terres là-bas au bout. Et que ferez-vous si loin ?

Noélie s'étonne de s'entendre dire, à cet homme qu'elle voit pour la première fois :

— Je viens de rompre. J'y vais pour voir. Me reposer.

Le vieillard regarde les yeux couleur de rivière, dont il remarque maintenant les bords un peu rougis, un peu gonflés encore. Il réfléchit : « Vous savez, ce n'est pas toujours un mal,

de rompre. Moi, j'avais un grand chêne, sur mon terrain. Sec, courbé et tout tordu, bien plus que moi. Il pliait de plus en plus et il a fini par casser, un automne. Ça m'a fait du bon bois pour l'hiver, et je me suis gardé un bout de tronc comme banc, pour me reposer. Aujourd'hui il nourrit les mousses, les insectes, et des larves sous l'écorce. C'est bien, ça m'attire les oiseaux. Dans cent ans, là où il est tombé, ça se connaîtra plus. » Très vite il ajoute, en prononçant bien nettement le « t » de *juille-t*, qu'il n'y a pas encore le minibus pour La Selvie et que tout ça – le bus, les canoës, le bruit et les touristes –, ça ne reprend que le 1^{er} juille-t.

— C'est pas grave, j'irai à pied.

— Le jour dure tard à cette saison, mais il vous fera nuit avant d'y être. Venez, on va aller trouver quelqu'un qui vous avancera jusqu'à La Clairie.

*

Le vieillard s'arrête au début d'une ruelle donnant sur la place, devant une porte surmontée d'un chèvrefeuille blanc et jaune. La plante embaume puissamment, de cette odeur à la fois suave et rude que Noélie n'a sentie qu'en flacons, ceux qui contenaient, dans du verre ajouré et sous un bouchon brillant, les eaux de toilette de son enfance. Elle reconnaît bien la même odeur florale mais avec, ici, quelque chose de plus vigoureux, de moins sucré, de plus coriace. L'homme frappe de sa canne quelques coups légers contre la porte tandis que Noélie inspire cette senteur à pleins poumons. Elle se demande si cet air odorant parfume, au passage, l'intérieur de son corps d'un arôme de chèvrefeuille, et si l'air qu'elle expire

conserve quelque trace de son odeur à elle, que la plante où les insectes percevaient.

La porte s'ouvre sur un homme d'âge moyen qui sourit en apercevant le vieillard.

— Oh, Majouliet, comment va ? dit-il en prononçant lui aussi le « t ».

— Bonjour, Guilhem.

Et Guilhem d'un seul coup d'œil remarque, un pas derrière Majouliet, cette femme qu'il ne connaît pas. Tout de suite il voit, lui aussi, les yeux de rivière, si clairs qu'on ne peut dire s'ils sont bleus, ou gris, ou verts. Il dit, un peu intimidé, bonjour à cette eau translucide, et revient à Majouliet :

— Vous me trouvez sur le départ. Je vais à La Clairie. C'est l'heure de faire le dîner à ma mère.

— C'est bien ce qui m'amène, j'avais que peur que tu sois déjà en route. Tu pourrais avancer cette dame... euh...

— ... Noélie, intervient-elle.

— Cette dame Noélie jusque là-bas, et la mettre sur le sentier ? Elle va à La Selvie.

Guilhem sort dans l'odeur de chèvrefeuille avec une vivacité qui dissimule sa gêne, et s'approche des pupilles d'eau et de toute la femme qui se tient autour, qu'il n'ose imaginer, qu'il n'ose pas même vraiment regarder. C'est beaucoup, presque trop, l'irruption de ces yeux sur le seuil de sa porte, pour lui qui vit seul depuis dix ans, et sans prodiges. Noélie sent l'odeur minérale de l'homme se mêler à celle du chèvrefeuille. Elle respire cet air palpable, et voit les mains vastes, les doigts aux articulations franches, soulever sa guitare et son sac pour les placer dans le coffre de la voiture. Tandis que Guilhem

démarre, Noélie ouvre la vitre et le vieux, pour se pencher à la portière, se courbe un peu plus encore :

— Merci, Monsieur Majouliet. Au revoir.

— Adieu ! Revenez me voir, à l'occasion. J'habite au bout de la rue Droite. Demandez à l'épicerie la maison de Majouliet, on vous indiquera. Je vous enseignerai ma collection de pierres, puis on causera un peu.

*

En sortant de Ceignac Noélie compte, sur la Grand-Rue qui n'est pas bien grande, une boulangerie, un commerce fermé dont l'enseigne annonce tout à la fois *Maison de la Presse*, *Tabac*, *Souvenirs* et *Produits régionaux* et enfin, au bout de la rue et du village, près d'un coude de la rivière, un restaurant nommé *La Tonnelle*, enveloppé par le mauve abondant d'une glycine.

Une fois la vitre refermée la rumeur de l'eau disparaît ; on n'entend plus que le bruit du moteur, mêlé de temps en temps à un discret raclement de gorge de Guilhem, dont l'émoi ne passe pas. Quelque deux kilomètres après Ceignac, un panneau révèle l'orée d'un chemin carrossable qui monte raide vers la colline ; on y lit, en lettres jaune vif *Le Puech Verdier – Haré Krishna*. La forêt, ensuite, se densifie au fil de la vallée, troncs et broussailles s'entremêlent, embrouillent des fourrés où le regard n'entre pas. Noélie cherche mais ne reconnaît, parmi les arbres, aucun châtaignier ; elle demande :

— Il n'y a pas de châtaigniers, dans vos bois ?

— Ah non ! Ici ce sont des chênes, des noisetiers, des frênes, des charmes, des peupliers... Enfin, là où c'est préservé... Quelques hêtres aussi, et des sapins, sur les hauteurs. Des châtaigniers, il y en a de l'autre côté du Puech Verdier, derrière

le plateau. Si vous y allez, vous les verrez tout de suite ; c'est la floraison maintenant ; ça fait des taches blanches au milieu du vert, et puis ça sent le miel, si on vient plus près.

Guilhem après cela retourne au silence. Il ne demande pas, par exemple, si elle aime les châtaignes, si elle sait qu'on peut en garnir un poulet, comme il le fait pour sa mère, en automne. Il ne tente pas de savoir d'où elle vient, ni pourquoi elle s'enfonce dans la vallée, seule, et avant l'été. Au lieu de cela il fixe la route, que pourtant il connaît par cœur, chaque virage et chaque buisson ; cette route qu'il parcourt tous les soirs dans les deux sens ; cette route qu'il pourrait tracer les yeux clos, sans se laisser surprendre par les trous que le gel des hivers a creusés dans l'asphalte ; opiniâtrement il la fixe pour ne pas voir, si près de lui, les genoux constellés de taches de son, et les mains constellées elles aussi, posées sur ces genoux.

Les coups d'œil de Noélie s'attardent, au contraire, sur la main de géant qui tourne le volant, et sur l'autre tantôt à plat sur la cuisse, tantôt se levant vers le levier de vitesse. Il y a aussi la moustache brune au-dessus des lèvres qu'elle voit mal, les clavicules saillantes là où s'ouvre le col de la chemise, les bras aussi larges que les mains, aux os massifs, et son odeur de roche dans l'habacle de la voiture.

Aux vitres, le vert et les branches défilent. Soudain, on entre à Cabanès. C'est austère : dix ou douze maisons sombres, délabrées, en ruine, resserrées tout autour de la rue, et personne dans cette rue. « Comme vous voyez, à Cabanès, il n'y a rien », dit Guilhem d'une voix comme ternie, en faisant de la main qui ne tient pas le volant un geste circulaire. Et puis c'est le silence à nouveau. Elle n'ose parler ou poser des questions, pas plus que lui ne l'ose.

La Clairie, où l'on arrive vite, est aussi proprette que Cabanès est morne. Le tabac et la boulangerie, dont les devantures ont été récemment repeintes, sont au milieu de bâtisses aux volets bleus ou lavande, aux jardinets délimités par de petites clôtures autour des potagers et parterres fleuris. Des chiens aboient dès que les deux, toujours aussi muets, descendent de voiture. Guilhem a proposé de conduire Noélie jusqu'au bout, jusqu'à La Selvie, mais pour la première fois elle sent l'envie de marcher seule parmi les arbres.

Il guide alors Noélie à travers le village, à travers les odeurs de forêt et de fleurs, vers le bruissement de l'eau. Les mains vastes rendent aux mains constellées la guitare ; les yeux bruns flottent un instant dans les yeux d'eau, auxquels Guilhem dit qu'il doit y aller, maintenant. Et il la laisse sur le sentier juste au-dessus de la rivière.

*

Le soleil descendant passera bientôt derrière la colline, à gauche du sentier. Pour l'instant ses rayons tombent obliques et forment, en certaines places du sous-bois, des trouées éblouissantes. Noélie sort son portable : il n'y a pas de réseau. Elle est seule avec la forêt. Cette solitude est sereine pourtant, traversée des fluides d'or, des nimbes lumineux, très doux et tièdes, qui viennent envelopper tel groupe d'arbres, tel bosquet, tel lit de feuilles sur le sentier. Noélie avance parmi ces clartés. Un oiseau brun et peu farouche avance aussi, à plusieurs mètres devant elle, sautillant de plaque de soleil en plaque de soleil, comme pour lui ouvrir la voie d'une étrange marelle de lumière. Il se fige sous un rayon et enfin s'envole ; il rejoint ces lieux de feuilles et de branches où d'autres animaux se tiennent invisibles.

Passé une petite combe on découvre Taillac, dont les maisons clairsemées semblent s'être creusé des espaces à travers la forêt. Au bord de l'eau sont, bâchés et retournés comme plus tôt à Ceignac, des canoës immobiles. Le soleil a disparu, le jour décline. La pénombre et les doutes gagnent, oppressent un peu. Voilà une bonne heure qu'elle marche, et il en faudra une autre encore, avant La Selvie.

Les collines peu à peu se resserrent. On sent l'humidité qui monte de la rivière, avec le crépuscule, et se répand dans le bois ; on frissonne dans cette fraîcheur presque sépulcrale, quand l'instant d'avant on avait trop chaud. Noélie, soudain, ne se sent plus seule avec la forêt, mais seule dans la forêt, au-dedans d'elle, une forêt aux haleines de grotte, aux buissons où cela fourrage tout près, aux branches qui craquent et, par à-coups, tombent. Le qui-vive sans fin de l'eau s'intensifie un peu : le long d'une courbe du sentier la rivière grossit, blanchit en minuscules cascades, dégringolant de barrages très bas qu'on dirait bâtis par des enfants.

Au détour de la courbe Noélie voit au loin, se détachant de l'ombre, le hameau étagé, comme stratifié au-dessus de l'eau ; ses murs sont de pierre et ses toits d'ardoise. Quelques minutes après, tandis que s'éteignent les dernières lueurs du jour et que commence, avant que d'être noire, la nuit bleue, elle est à La Selvie.